

Bulletin météorologique.

Washington, 9 décembre.—Indications pour le Mississippi et la Louisiane.—Averses locales; vent de sud.

Ce qui se fait, ou ne se fait pas au Congrès.

Les dépêches qui nous arrivent de Washington, depuis vingt-quatre heures, sont bien insignifiantes et bien confuses. Il en est presque toujours ainsi, du reste, au commencement des grandes sessions du Congrès, surtout quand elles ont été précédées d'une révolution politique, comme celle qui a élevé au pouvoir M. McKinley. Chaque sénateur, chaque représentant arrive à Washington, affamé, et chargé de quelque projet nouveau qui intéresse ses constituants et qu'il a promis de faire adopter par le corps auquel il appartient. Il en résulte un fouillis de propositions qui se croisent, qui se heurtent, qui se contredisent, qui se combattent. Les présidents de comités ne savent auquel entendre, et par quel bout commencer. C'est presque toujours ainsi que se passent les premières semaines du Congrès, chaque Leader cherchant sa voie et essayant de faire quelque compromis avec ses concurrents afin d'obtenir en des premières places dans la série, quelquefois interminable des projets qui sont présentés et pour chacun desquels tous, à la fois, réclament la priorité.

FACHEUSES NOUVELLES DE STE HELENE.

On a de fâcheuses nouvelles de Sainte-Hélène. Le gouverneur, M. Grey Wilson, vient d'adresser à Londres un rapport officiel, dont il résulte que tout va mal dans l'île célèbre par le passé. Les finances y sont, paraît-il, en pitoyable état et tout court à aggraver cette situation. Les souvenirs napoléoniens n'attirent plus à Sainte-Hélène autant de fidèles que par le passé; les paquebots des Indes, depuis qu'ils prennent le canal de Suez, ne peuvent plus y amener de touristes; enfin, les baigneurs américains, qui avaient autrefois coutume d'y faire escale, n'y viennent plus que rarement. En quelques années, le mouvement du port est tombé de 538 navires à 151. Comme les droits de tonnage formaient jusqu'ici le principal, presque le seul revenu de cette île peu fortunée, Sainte-Hélène, vers 1891, fut à deux doigts de la banqueroute. Depuis, la situation s'est légèrement améliorée; mais elle n'est pas encore brillante. On en jugera par un simple détail: le gouverneur, énumérant dans son rapport les différentes causes de la prospérité, comme un facteur important, la regrettable longévité des fonctionnaires retraités et pensionnés dans l'île. Il paraît, en effet, que Sainte-Hélène, malgré sa mauvaise réputation, offre presque partout un climat tempéré, un sol salubre, des eaux pures et un air fortifiant. M. Grey Wilson cite parmi ses plus coûteux pensionnaires, un receveur centenaire et un percepteur de quatre-vingt-sept ans, et, le plus sérieusement du monde, il signale à son gouvernement leur robuste vieillesse comme un malheur public.

de leur amertume et que l'éclat et la douceur de vos yeux m'apportaient une consolation et répandaient un baume dans ce cœur si longtemps meurtri et douloureux! —Pensez donc avec confiance à l'ami qui vous reste, comme il pense à vous, et croyez-le, chère âme malade, bien sincèrement. —VOTRE "HUBERT DE BUSSEY." Le comte avait raison de se désoler. Sa visite à l'agence Fribourg, Huchard et Cie devait être un trait de lumière pour l'être difficile au moral et au physique qui dirigeait cette ténébreuse officine. Après le départ de ce visiteur distingué, le bossu se gratta l'oreille, puis le front, puis son crâne pointu, comme pour se faire jaillir une idée. Il trouvait une relation confuse entre ce qu'il avait intitulé "l'Affaire Suzanne" et le personnage de Jean Redon; l'éminent disparu avec ses deux enfants, qui était du même pays, le docteur Beboal, chargé de recevoir Suzanne et sa nourrice. Elle pressait donc une importance considérable à ses yeux. Un médecin d'une part, de l'autre un homme du monde aussi riche et aussi connu que le comte de Bussey, se mêlant pour des raisons qu'ils ne donnaient

France-Américain.

Le premier dîner de 1897-98, organisé par l'American University Dinner Club, a été donné le 25 du mois dernier à l'Hotel Continental, à Paris, ainsi que nous l'avons annoncé. M. John-K. Gowdy, consul général des Etats-Unis, présidait. Outre les orateurs dont nous avons donné la liste: le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis, et le docteur Hill, pour les Américains, MM. Gaston Paris, de l'Académie française, administrateur du Collège de France, Hyacinthe Loysan, pour les Français, assistaient au banquet. M. le docteur Tyng, président de la chambre de commerce américaine, Mac Lean, vice-consul général Joy, Foote et Bennett, membres du congrès fédéral des Etats-Unis, Hitchcock, ministre des Etats-Unis en Russie, le major Russell Sturgis, Théodore Stanton, secrétaire général du "Dinner Club", etc. Après une allocution de M. John-K. Gowdy, qui a félicité les promoteurs de ces réunions franco-américaines de leur initiative et a dit quelques paroles patriotiques sur la fête que nous les Américains ont célébrée "la Fête de la reconnaissance", le général Horace Porter a prononcé un spirituel discours, fréquemment applaudi. On sait que l'ambassadeur des Etats-Unis jouit auprès de ses compatriotes de la renommée d'un véritable orateur. Le général a parlé sur le rôle des anciens élèves des universités américaines dans la guerre de Sécession. Il était placé mieux que personne pour faire ce discours, ayant pris lui-même une part active à cette guerre; il y combattit aux côtés du lieutenant-général Grant, dans son état-major, et demeura l'ami personnel intime du général, qui donna au Nord la victoire. M. Gaston Paris, dont beaucoup d'étudiants américains suivent les cours, avait été prié de répondre au toast sur les universités françaises. C'est avec plaisir, dit-il qu'il a accepté cette invitation, bien que le Collège de France, qu'il administre, soit en dehors des cadres des universités. Mais, en fait, le Collège de France, l'Ecole des hautes études et les autres écoles supérieures spéciales, peuvent être considérés, au même titre que les quatre Facultés, comme les membres de l'Université de Paris. Même, on ne saurait contester que le Collège de France et l'Ecole des hautes études, en particulier, établissements dont le caractère spécial est de rechercher la vérité scientifique pure, n'aient influé, dans une mesure considérable, sur l'esprit nouveau de nos Facultés. Les universités françaises viennent de renaitre; elles commencent à comprendre de plus en plus que leur mission est de répondre dans le pays l'esprit scientifique. Mais leur marche est encore incertaine et tâtonnante. Elles doivent profiter de l'exemple et aussi des établissements supérieurs d'enseignement et aussi des universités américaines. Celles-ci, déjà, les ont aidées beaucoup, en leur offrant de lier avec elles un commerce intime. Les étudiants américains se détournent de nos universités, parce qu'ils n'y trouvent pas point cette sanction de leurs études, ce doctorat spécial que leur offrent les universités allemandes; aujourd'hui la création

LES COLLISIONS.

Deux collisions de chemins de fer urbains, deux collisions de steamers sur la rivière de l'Est et du côté de l'Hudson: voilà le bilan des accidents qui se sont succédés, à New York, durant moins d'une demi-journée. On voit que les petites nouvelles à sensation ne manquent pas, cette fois, et que ce n'est pas seulement à la Nouvelle-Orléans que surviennent des événements de ce genre. Ils ne sont pas moins fréquents dans la Cité-Empire que parmi nous. On rejette ces catastrophes sur le brouillard qui était, paraît-il, très épais, hier. Le brouillard a bon dos, on peut le charger impunément de tous les péchés d'Israël. Il n'en est pas moins vrai que les compagnies sont les vraies coupables de toutes ces catastrophes qui sont le fruit amer de leurs négligences. Ne serait-il pas, bon que les autorités de ville, d'Etat, et de Washington avisassent à mettre un terme à ce déplorable état de choses? C'est l'impunité qui est la véritable cause de toutes ces calamités. Que l'on poursuive impitoyablement les directeurs de ces compagnies et nous verrons cesser ces affreux accidents qui ont fait aux Etats-Unis, dans le monde entier, une si mauvaise réputation. Va pour le progrès; mais à condition que l'on prévienne en même temps les accidents qui en sont la conséquence naturelle.

pas, d'une telle affaire, lui prêtaient un caractère mystérieux et en même temps un intérêt qui ne pouvait échapper à l'esprit malaisant mais subtil de ce Fribourg. C'était donc une grosse intrigue dont il tenait les fils entre ses mains crochues et il se proposait à lui faire rendre tout le profit dont elle était susceptible. Ce reptile d'eau troubles avait une vertu, la patience. A la tête d'une maison prospère, d'une exploitation des vices, des passions et de la crédulité des hommes qui sont si souvent des badauds, l'argent ne lui manquait pas et il pouvait attendre. Il prit une autre chemise—c'est-à-dire une seconde magnifique feuille de papier vert, satiné, sur laquelle il traça en fort gros caractères cette inscription: "Affaire Jean Redon" y inséra ses notes, ajouta sur l'enveloppe un signe cabalistique qui voulait dire: "à surveiller de près," ramassa avidement les billets de mille que le comte lui avait laissés à titre d'acompte et il sonna. Le jeune hermaphrodite, moitié saute-ruisseau, moitié groom, qui montait la garde devant sa porte, l'entra ouvrit. —Friez Huchard de venir me trouver, ordonna le patron. L'associé ne tarda pas à paraître. Une porte de côté s'ouvrit sans

AGOTS

Un chroniqueur parisien écrit: J'ai entendu conter à Villemot, qui fut, sous l'empire, le roi des chroniqueurs, une anecdote bien plaisante. L'histoire se passe à Bade. On allait à Bade en ce temps-là, et il y avait une maison de jeu. Un jeune homme ponte au trente et quatre; il jette 25 louis sur le tapis vert; il perd le coup, et le croupier ratisse sa mise. Il va pour prendre sa revanche. Un commissaire lui frappe sur l'épaule. —Vous êtes trop jeune pour jouer, lui dit-il d'un ton impératif, retirez-vous. —Mais, réplique le joueur, j'étais encore plus jeune tout à l'heure, quand j'ai perdu 25 louis. Je dois être présentement assez vieux pour les rattraper. L'administration n'accepta pas sa logique; le lycéen fut évincé; si bien, ajoutait Villemot avec son fin sourire, que le banquier demeura avec le remords d'avoir gagné 25 louis à un homme trop jeune pour les perdre. Une dame de mes amies me conte une histoire analogue: —Mon fils, me dit-elle, devait se présenter au baccalauréat. —J'allai donc, suivant l'usage, porter à la rectrice de la Faculté des lettres le quarante francs réglementaires. Le secrétaire les accepta sans ombre d'observation et m'en délivra un reçu. Mon pauvre garçon n'eut pas de chance; il fut ajourné. Sur les quarante francs déposés par le candidat avant l'examen, le règlement a établi que, si le candidat n'était pas reçu, il lui serait rendu dix francs en guise de consolation. C'est ce que mes garçons, au collège, appelaient la rabbitoché. Dix francs, n'est-ce pas? C'est tout juste bon à prendre. Je m'en allais donc les réclamer au secrétaire de la Faculté. Le secrétaire est un homme fort poli; il ne me fit point sentir ce que ma réclamation avait d'exorbitant; il eut l'air de la trouver toute naturelle, conforme aux précédents et à l'usage, seulement... Ah! il y a un alitement. Tenez-vous bien; vous allez recevoir un coup. —Seulement il me demanda si j'avais pour retirer ces dix francs, l'autorisation de mon mari; et il me déclara qu'il lui serait impossible de remettre à une simple femme cette somme considérable sans cette autorisation écrite et signée du nom de mon seigneur et maître. —Pardieu! fis-je observer à l'aimable secrétaire, quand je suis venue—car c'est moi-même, simple femme, qui suis venue en personne—quand je suis venue vous apporter mes deux louis, vous ne m'avez pas demandé si j'avais l'autorisation de mon mari. Pour l'autorisation de mon mari, c'est l'exigez-vous quand il ne s'agit que de dix francs? —Ce n'est pas la même chose, me répondit l'homme de la Faculté. Dans le premier cas, nous recevons. De l'argent qu'on reçoit, c'est toujours clair, comme dit Victor Hugo. Dans le second, nous rendons; or, cette fois, c'est Beaumarchais qui l'a écrit. C'est qui est bon à prendre est bon, non à rendre, mais à garder. —J'admire comme on était lettré à la Morbihannaise. Je ne voulais pas en avoir le démenti. Je priai mon mari de me donner l'autorisation nécessaire. —Ma foi, me dit-il, tu as déjà perdu une demi-journée; tu vas en perdre une autre: quatre francs de voiture par-dessus le marché. Décidément, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Et nous avons généreusement abandonné la pistole à l'Université. —Portez ce verre d'eau au Managanarès, disait le vieux Dumas; ça lui fera plaisir.

ANGLETERRE.

Les autorités municipales de Stratford-sur-Avon ont ouvert aujourd'hui une souscription à l'effet de réunir la somme de 125,000 francs, nécessaire à des travaux urgents de réparation dans l'église où est déposé le tombeau de Shakespeare. Presque toute la construction est à relever, les murs menaçant ruine. Il faudra aussi réparer le dallage du sol et les orgues. Espérons que cette souscription aura plus de succès que celle ouverte en octobre 1881 par M. Halliwell, dans une lettre au "Times", pour le rachat du jardin du poète. Il s'agissait de trouver 37,500 francs, et la souscription n'en réunissait que 17,000. Ce fut M. Halliwell qui acheta le jardin de ses deniers, au prix de 35,000 francs, pour en faire hommage à la parcimonieuse Angleterre. Ce fut également un particulier qui fit rétablir l'épithaphe gravée sur le tombeau du poète et qui était devenue illisible à force de vétusté. Cette épithaphe est ainsi libellée: "Ami au nom de Jésus, gardien... De détourner la peste de la mort... Maudit soit l'homme qui arrache ces pierres... Maudit celui qui renverse mes ossements!" La princesse Christian de Sleswig-Holstein, troisième fille de la reine Victoria, avait accepté de présider à une vente de charité organisée à Windsor par les administrateurs de l'institut Albert. Comme contribution personnelle, la princesse avait apporté certains objets qui ne lui coûtaient rien, mais que l'on sait de bon rapport dans ces sortes de réunions, c'est-à-dire des portraits de sa royale mère avec une signature autographe. En effet, une heure après l'ouverture du bazar, cent de ces photographies signées avaient été trouvées achetées à une guinée la pièce, soit vingt-six francs vingt-cinq. Comme on regrettaient devant la princesse Hélène qu'elle n'en eût pas apporté davantage. —Mais, dit-elle, je puis adresser une pétition à mannan pour en obtenir d'autres. Un chambellan fut envoyé aussitôt au château, où il arriva au moment où la reine allait monter en voiture pour sa promenade quotidienne. La souveraine retarda son départ, se fit descendre immédiatement des photographies et, en quelques minutes, en signa pour près de 2,000 francs. Et la vente reprit de plus belle à l'institut Albert. L'ex-impératrice Eugénie, accompagnée de Mme Lebreton, a assisté l'autre soir à un grand retraite aux flambeaux donnée en son honneur au camp d'Aldershot par le duc de Connaught. Sir William Harcourt, leader de l'opposition dans la Chambre des communes, a prononcé, ces jours-ci à Dundee, un discours dont voici le résumé: On nous demande de manifester notre admiration pour la politique étrangère de lord Salisbury; on nous demande de nous prosterner devant le premier ministre comme devant une idole; pour ma part, je préférerais une idole qui ne fût pas à chaque instant forcée de s'écrouler de ses fautes. En lord Salisbury nous avons un "jingo", mais un "jingo" un peu tiède; son discours du Guild hall en est la preuve. Lord Salisbury a refusé de parler de l'Afrique du Sud, cela ne nous étonne pas; le comité d'enquête sur l'invasion Jameson a sévèrement critiqué le principal auteur de cette criminelle attaque, et cependant, le ministre des colonies a déclaré que l'honneur de M. Cecil Rhodes était sauf. Quant aux affaires d'Orient, la véritable cause de la guerre grecoturque est le retard apporté par

AFRIQUE OCCIDENTALE.

D'après une note communiquée aux journaux, à part la nouvelle relative à Nikki, il n'y a rien à rélater touchant l'Ouest de l'Afrique. Les négociations suivent leur cours normal et les deux parties ont encore à examiner une quantité considérable de documents. Une note de la "Press Association" prétend que le Foreign Office n'avait pas encore reçu ce soir la confirmation officielle de l'arrivée d'une troupe française à Nikki, ville principale du Borgou, que la note anglaise affirme être située dans la sphère d'influence britannique. Grèce. Un brigand, nommé Ballio, âgé de vingt-six ans, qui infestait la campagne de l'Attique, a été tué dans des circonstances dramatiques. Il était sorti avec un paysan pour chasser, lorsque celui-ci, le faisant marcher devant lui, le tua de deux coups de fusil. Le paysan, après avoir pris sur Ballio un poignard incrusté d'argent et 10,000 drachmes de la villa royale de Tatoi et annonça qu'il venait de tuer Ballio. Il recevait, en outre de ce qu'il a pris sur le brigand, 3,000 drachmes, somme pour laquelle la tête de Ballio était mise à prix. Avec Ballio disparaît tout brigandage dans l'Attique. Egypte. Sir Edwin Palmer, conseiller financier du Khédive, a présenté au Conseil des ministres le projet de budget pour 1898. Les recettes et les dépenses sont évaluées à la somme de 10,440,000 livres égyptiennes. Les recettes sont en augmentation de 205,000 livres égyptiennes sur l'année passée. Le budget de la guerre se trouve augmenté de 145,000 liv. ég. et 20,000 liv. ég. sont mises à part pour l'administration civile du Soudan. 440,000 liv. ég. seront versées au fonds des économies de la conversion et 340,000 liv. ég. au fonds général de réserve. Le premier fonds s'élève maintenant à 2,500,000 liv. ég.

THEATRES.

Académie de Musique. "My Friend from India" fait toujours fureur à l'Académie de Musique. Elle amuse, elle fait rire, c'est la source de son succès. Tant mieux. Un peuple qui sait rire est un peuple fort, un peuple qui a de l'avenir. Nous nous rappelons une parole qui nous a toujours frappés d'un voyageur, retour de Japon et de la Chine. Il n'était guère question alors de la guerre entre ces deux pays et le Japon était profondément méconnu. "Il y a rien à faire avec la Chine," disait notre "y-gaou", "c'est un peuple dans le sens le plus absolu, un peuple qui sait rire; il ira loin; il a une machine à vapeur devant lui." L'engagement est venu confirmer cette prédiction. Le Japon est presque devenu une grande nation; que voulez-vous il avait, il en est de même avec le peuple américain. Sa direction de l'Académie de Musique a compris que notre population aimait à rire et elle lui donne des pièces capables de satisfaire ses joyeux instincts. "Mon ami qui vient de l'Inde," n'avait été remplacé dimanche soir par "The Goshawk," une comédie de même genre, aussi gaie et plus gracieuse encore. Une bonne soirée de plus pour l'Académie. Théâtre St-Charles. Il y avait une belle chambre, hier soir, au St-Charles. Julia Marlowe se voyait interpréter par la dernière fois, croyez-vous, "Por Bonnie Prince Charlie"; mais la soirée sera bien autrement mémorable, on s'en souviendra longtemps, la représentation de Shakespeare, le rôle de Juliette qui a tenu pendant bonjour à cette glorieuse artiste. Elle a, en effet, le don de plaire au public, autant par son talent que par les agréments de sa personne. Le rôle de Juliette exige précisément les qualités que possède Julia Marlowe et qui lui ont valu le public. Elle y obtiendra son succès ordinaire. Elle dut diriger la saison par "As You Like It," aussi brillamment qu'elle l'a commencée. Dimanche, première représentation de M. Marlowe dans "Faust" ou plutôt, dans le rôle de Méphisto, de cette pièce. Nous lui prédisons une belle salle et de chaleureux applaudissements. Grand Opera House. Tim Murphy est à la veille de nous quitter; il nous a été satisfait de son séjour parmi nous; il a fait de fort belles recettes et recouilli de nombreux bravos. Il va céder la place à Oss Skinner qui nous rapporte une pièce nouvelle: "Le Prince Rodolph". La saison se passe dans une de ces années peussées et fantaisistes princi-pales d'Allemagne qui ont inspiré "La Grande Duchesse" qui a fait une grande fortune sur le théâtre. Le prince Rodolph est passablement fantaisiste aussi; il va même jusqu'à abandonner tout espoir de pouvoir, et se laisse presque détériorer par son ministre favori; mais il revient à la raison vers la fin de la pièce et recouvre son pouvoir. On dit la pièce fort bien menée et spirituelle. Oss Skinner aidaud, elle sera beaucoup d'années.

NOTS DE LA FIN

Grand dîner chez les Balourdeau. Les invités sont réunis au salon. Madame se rend à la cuisine et donne l'ordre de servir, car elle n'attend plus, dit-elle, qu'un parent sans importance. Le potage absorbé, un coup de sonnette retentit. La bonne paraît peu à près sur le seuil et s'écrie: —Madame, voilà l'parent sans importance! Nos petites bonnes... à ne rien faire. Deux de ces demoiselles se rencontrent dans un square. —Tiens, c'est vous, mademoiselle Julie. Que faites-vous donc, sur ce banc? —Des courses, comme vous voyez. Et vous? —Moi aussi. —Eh bien, alors, essayez-vous donc!

L'OR DANS L'EAU DE MER.

Les journaux américains parlent très sérieusement d'une compagnie récemment formée pour l'exploitation d'un système inventé par un ministre baptiste, le révérend Jernigan, de Middleton (Connecticut), et à l'aide duquel on extrairait l'or et l'argent de l'eau de mer. L'inventeur, partant du principe que l'eau de mer contient d'un demi-grain à un grain d'or par tonne et deux grains d'argent, a imaginé un vaste caisson muni à l'intérieur d'une vingtaine d'appareils, qui recevra l'eau de mer. L'or et l'argent qu'elle contient formeront un précipité au fond du caisson. Cent cinquante de ces caissons seront installés au printemps prochain sur un point de la côte du Pacifique, où les travaux se poursuivront secrètement. L'entreprise espère tirer 5,000 francs par jour de l'exploitation du procédé du révérend Jernigan, lequel prétend avoir refusé cinq millions pour la cession de sa découverte de l'eau philosophale.

THEATRES.

Académie de Musique. "My Friend from India" fait toujours fureur à l'Académie de Musique. Elle amuse, elle fait rire, c'est la source de son succès. Tant mieux. Un peuple qui sait rire est un peuple fort, un peuple qui a de l'avenir. Nous nous rappelons une parole qui nous a toujours frappés d'un voyageur, retour de Japon et de la Chine. Il n'était guère question alors de la guerre entre ces deux pays et le Japon était profondément méconnu. "Il y a rien à faire avec la Chine," disait notre "y-gaou", "c'est un peuple dans le sens le plus absolu, un peuple qui sait rire; il ira loin; il a une machine à vapeur devant lui." L'engagement est venu confirmer cette prédiction. Le Japon est presque devenu une grande nation; que voulez-vous il avait, il en est de même avec le peuple américain. Sa direction de l'Académie de Musique a compris que notre population aimait à rire et elle lui donne des pièces capables de satisfaire ses joyeux instincts. "Mon ami qui vient de l'Inde," n'avait été remplacé dimanche soir par "The Goshawk," une comédie de même genre, aussi gaie et plus gracieuse encore. Une bonne soirée de plus pour l'Académie. Théâtre St-Charles. Il y avait une belle chambre, hier soir, au St-Charles. Julia Marlowe se voyait interpréter par la dernière fois, croyez-vous, "Por Bonnie Prince Charlie"; mais la soirée sera bien autrement mémorable, on s'en souviendra longtemps, la représentation de Shakespeare, le rôle de Juliette qui a tenu pendant bonjour à cette glorieuse artiste. Elle a, en effet, le don de plaire au public, autant par son talent que par les agréments de sa personne. Le rôle de Juliette exige précisément les qualités que possède Julia Marlowe et qui lui ont valu le public. Elle y obtiendra son succès ordinaire. Elle dut diriger la saison par "As You Like It," aussi brillamment qu'elle l'a commencée. Dimanche, première représentation de M. Marlowe dans "Faust" ou plutôt, dans le rôle de Méphisto, de cette pièce. Nous lui prédisons une belle salle et de chaleureux applaudissements. Grand Opera House. Tim Murphy est à la veille de nous quitter; il nous a été satisfait de son séjour parmi nous; il a fait de fort belles recettes et recouilli de nombreux bravos. Il va céder la place à Oss Skinner qui nous rapporte une pièce nouvelle: "Le Prince Rodolph". La saison se passe dans une de ces années peussées et fantaisistes princi-pales d'Allemagne qui ont inspiré "La Grande Duchesse" qui a fait une grande fortune sur le théâtre. Le prince Rodolph est passablement fantaisiste aussi; il va même jusqu'à abandonner tout espoir de pouvoir, et se laisse presque détériorer par son ministre favori; mais il revient à la raison vers la fin de la pièce et recouvre son pouvoir. On dit la pièce fort bien menée et spirituelle. Oss Skinner aidaud, elle sera beaucoup d'années.

NOTS DE LA FIN

Grand dîner chez les Balourdeau. Les invités sont réunis au salon. Madame se rend à la cuisine et donne l'ordre de servir, car elle n'attend plus, dit-elle, qu'un parent sans importance. Le potage absorbé, un coup de sonnette retentit. La bonne paraît peu à près sur le seuil et s'écrie: —Madame, voilà l'parent sans importance! Nos petites bonnes... à ne rien faire. Deux de ces demoiselles se rencontrent dans un square. —Tiens, c'est vous, mademoiselle Julie. Que faites-vous donc, sur ce banc? —Des courses, comme vous voyez. Et vous? —Moi aussi. —Eh bien, alors, essayez-vous donc!

L'OR DANS L'EAU DE MER.

Les journaux américains parlent très sérieusement d'une compagnie récemment formée pour l'exploitation d'un système inventé par un ministre baptiste, le révérend Jernigan, de Middleton (Connecticut), et à l'aide duquel on extrairait l'or et l'argent de l'eau de mer. L'inventeur, partant du principe que l'eau de mer contient d'un demi-grain à un grain d'or par tonne et deux grains d'argent, a imaginé un vaste caisson muni à l'intérieur d'une vingtaine d'appareils, qui recevra l'eau de mer. L'or et l'argent qu'elle contient formeront un précipité au fond du caisson. Cent cinquante de ces caissons seront installés au printemps prochain sur un point de la côte du Pacifique, où les travaux se poursuivront secrètement. L'entreprise espère tirer 5,000 francs par jour de l'exploitation du procédé du révérend Jernigan, lequel prétend avoir refusé cinq millions pour la cession de sa découverte de l'eau philosophale.

de leur amertume et que l'éclat et la douceur de vos yeux m'apportaient une consolation et répandaient un baume dans ce cœur si longtemps meurtri et douloureux! —Pensez donc avec confiance à l'ami qui vous reste, comme il pense à vous, et croyez-le, chère âme malade, bien sincèrement. —VOTRE "HUBERT DE BUSSEY." Le comte avait raison de se désoler. Sa visite à l'agence Fribourg, Huchard et Cie devait être un trait de lumière pour l'être difficile au moral et au physique qui dirigeait cette ténébreuse officine. Après le départ de ce visiteur distingué, le bossu se gratta l'oreille, puis le front, puis son crâne pointu, comme pour se faire jaillir une idée. Il trouvait une relation confuse entre ce qu'il avait intitulé "l'Affaire Suzanne" et le personnage de Jean Redon; l'éminent disparu avec ses deux enfants, qui était du même pays, le docteur Beboal, chargé de recevoir Suzanne et sa nourrice. Elle pressait donc une importance considérable à ses yeux. Un médecin d'une part, de l'autre un homme du monde aussi riche et aussi connu que le comte de Bussey, se mêlant pour des raisons qu'ils ne donnaient

de leur amertume et que l'éclat et la douceur de vos yeux m'apportaient une consolation et répandaient un baume dans ce cœur si longtemps meurtri et douloureux! —Pensez donc avec confiance à l'ami qui vous reste, comme il pense à vous, et croyez-le, chère âme malade, bien sincèrement. —VOTRE "HUBERT DE BUSSEY." Le comte avait raison de se désoler. Sa visite à l'agence Fribourg, Huchard et Cie devait être un trait de lumière pour l'être difficile au moral et au physique qui dirigeait cette ténébreuse officine. Après le départ de ce visiteur distingué, le bossu se gratta l'oreille, puis le front, puis son crâne pointu, comme pour se faire jaillir une idée. Il trouvait une relation confuse entre ce qu'il avait intitulé "l'Affaire Suzanne" et le personnage de Jean Redon; l'éminent disparu avec ses deux enfants, qui était du même pays, le docteur Beboal, chargé de recevoir Suzanne et sa nourrice. Elle pressait donc une importance considérable à ses yeux. Un médecin d'une part, de l'autre un homme du monde aussi riche et aussi connu que le comte de Bussey, se mêlant pour des raisons qu'ils ne donnaient